

Bulletin N° 7 - avril 2010

Mémoire et Patrimoine de Les Marches



La passionnante histoire d'un marcher capitaine au long cours

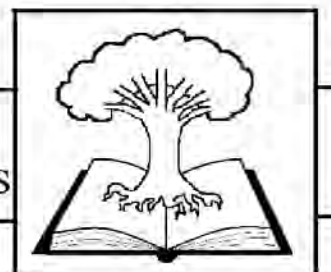
(2ème partie)



Jean-Baptiste Ginet témoigne... L'expulsion des Chartreux le 29 avril 1903

édité par

Association Mémoire et
Patrimoine de Les Marches



L'Association Mémoire et Patrimoine de Les Marches a été fondée en Juin 2006 et s'active depuis lors à réaliser son objectif la sauvegarde, la valorisation et l'étude du patrimoine archéologique, historique, culturel, culturel, artistique, technique et naturel de la communauté des Marches par tous les moyens appropriés.

**Adhésion 10 euros
(5 euros pour mineurs et étudiants)**

Pour toutes informations :

GARLATTI Ghislain

0688728777

n° d'association 0732015849

Michel MAURIN Capitaine au long cours 2ème partie : l'enfance	P. 3
Jean Baptiste GINET témoigne L'expulsion des Chartreux	P. 10
Les marcherus dans la Grande Guerre 1ère partie : découverte du Front	P. 16
Intermède patoisan	P. 22
Programme 2010	P. 24

ÉDITO

Je suis particulièrement heureux de vous présenter ce numéro 7, qui met en évidence des témoignages personnels inédits de marcherus, l'un sur la vie d'un Capitaine au long cours au début du XX^{ème} siècle, l'autre sur l'expulsion des moines du couvent de la Grande Chartreuse.

Quelques années après, d'autres jeunes Marcherus seront entraînés dans la Grande Guerre...

Mais dans toutes les circonstances, heureuses ou malheureuses, les hommes n'oublient pas de chanter, ce que nous rappelle le groupe patoisan, en nous proposant la traduction d'une chanson bien connue en Savoie... et ailleurs.

Et pour le 150ème anniversaire de la réunion de la Savoie à la France, notre association propose un après-midi commémoratif : samedi 10 avril, ainsi qu'une visite des bornes le dimanche 11 avril.

Bonne lecture à tous

Ghislain Garlatti

Président

Légendes photos 1ère page de couverture (de haut en bas)

Bivouac de la grande guerre 1914 - 1918

Expulsion des Chartreux 1903

Drapeau de la Savoie

Rejoignez-nous sur Internet :

mail : memoire.patrimoine@gmail.com

<http://patrimoinelesmarches.toile-libre.org>

FAITES DES DONNÉS !

Généalogie, archéologie, patrimoine, patois..... l'association a de grands chantiers ! Si vous souhaitez soutenir l'association autrement que par l'adhésion, il vous est possible de faire un don en faveur de l'association Mémoire et Patrimoine de Les Marches : 20, 30, 50 euros ou plus ! Cette action donne droit à une réduction d'impôt selon les dispositions des articles 200 et 238 bis du Code général des impôts.

La passionnante histoire d'un marcheru

2ème partie

Michel MAURIN

Capitaine au long cours - cap hornier

1870 - 1903

Michel MAURIN

Dans le bulletin n°5 (Avril 2009) Madame Noëlle MERLET, prêtant sa plume à mon grand-père, vous promettait que son petit-fils Michel nous parlerait de sa vie de marin...

Merci, grand-père...j'ai, aujourd'hui, quatre-vingt deux ans...Nous sommes quatre petits enfants :

Michel et Jean-François MAURIN, fils de Camille MAURIN né le 10 juin 1902.

Jacqueline et Jeanne PERNET, filles d'Alice MAURIN épouse PERNET née le 10 octobre 1895.

Permetts-nous, cher grand-père, de te mettre en scène, à travers quelques éléments d'archives qui ont survécu...

L'enfance

«Je suis né le 12 novembre 1870, aux Marches, d'une famille authentiquement "Marcherue". Mon père Camille MAURIN (né en 1841) est mort le 4 septembre 1871 à l'âge de 30 ans ; j'avais 9 mois... Ma mère, née Joséphine FROMAGET (le 20 août 1854) a 16 ans le jour de son mariage, le 2 février 1870. En secondes noces, ma mère épouse François BOUVIER, le 18 septembre 1873. Je suis donc né orphelin, je grandis "dans la révolte devant cette injustice" et je suis particulièrement turbulent ! Nous vivons aux Granges, avec ma demi-sœur Antonie, née le 12 juin 1881 . Antonie épousera Louis PERCEVAL. Ils auront 3 enfants : Fernande épouse MASSACAND René (dont le fils Alain, habite la maison familiale), André. Mon père Camille a une sœur, Marie MAURIN, née le 2 juin 1844 de 10 ans l'ainée

de ma mère elle a épousé le 29 juin 1864 (à 20 ans) Michel-Ange TERMIGNON (25 ans), né le 22 juillet 1839 à Bessans. Michel-Ange TERMIGNON est maître d'école aux Marches.

A cet oncle qui est aussi mon parrain de baptême et mon "tuteur" (ma mère, tutrice légale, lui laisse délégation) je dois :

- La maîtrise de la langue française et en particulier de l'expression écrite. Dès 14 ans, je ne fais pas (ou peu) de fautes d'orthographe et je m'exprime avec clarté et ... même une certaine élégance!...

- La maîtrise des raisonnements basiques, permettant d'accéder à l'initiation de disciplines technologiques.

- "L'encadrement" patient, pédagogique et plein d'amour pour l'orphelin révolté et rêveur.

- La gestion avisée de mon petit patrimoine.

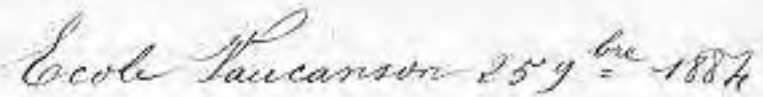
- Le diagnostic précoce et l'orientation "thérapeutique" d'une vocation.

Naissance d'une vocation chez un petit marcheru orphelin


Je suis admis, après recommandation, au collège de Vaucanson, à Grenoble, où je rentre comme interne en octobre 1844, j'ai 14 ans!... et dans la cour de récréation, il ne faut pas me provoquer..., car je suis un peu "teigneux"!

Un mois après la rentrée, mon parrain doit intervenir auprès du Directeur, pour éviter mon renvoi, à la suite "d'une violence envers un de mes camarades"...

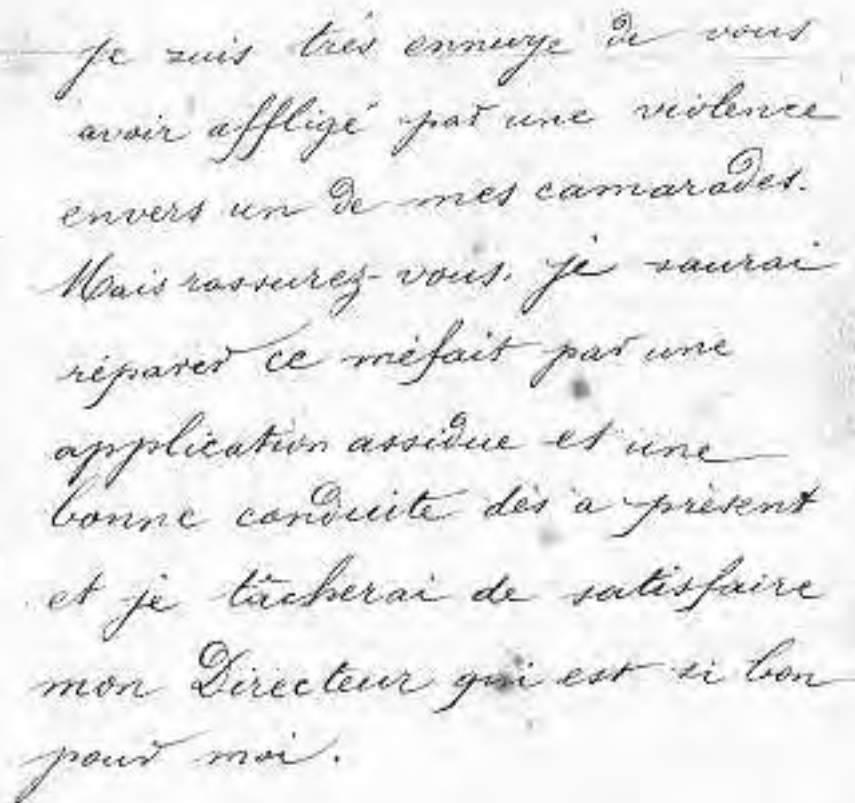
Ma lettre, adressée à mon parrain, le 25 septembre 1884, en témoigne...je prends de bonnes résolutions...comme toujours !



Ecole Vaucanson 25 9^{bre} - 1884



Cher parrain



je suis très ennuyé de vous avoir affligé par une violence envers un de mes camarades. Mais rassurez-vous. je saurai réparer ce méfait par une application assidue et une bonne conduite dès à présent et je tâcherai de satisfaire mon Directeur qui est si bon pour moi.

Consolez ma g^d maman
qui déjà âgée n'a pu, comme
vous supportez ce coup et est
tomber malade; j'espère qu'elle
sera bientôt rétablie.

Je comprends bien que j'aurais
que cette affaire vous a consterné
ou toutes les démarches que vous
avez faites pour moi
Récevez avec certitude les
promesses que votre filleul
répétant vous fait.

Michel Maurin

Marseille 6 février 1885

Or, en lisant ma lettre du 6 février 1885 adressée à mon parrain, Michel-Ange TERMIGNON, vous découvrez avec stupéfaction, que "je suis à l'apprentissage de marin, à l'école des mousses et novices de Marseille"

Cher Parrain,

Me voilà maintenant à l'apprentissage de marin, à l'école des mousses et novices. Le travail n'est guère pénible; il consiste à laver le pont, ramener quand on va en chaloupe, monter par les échelles et grimper le long des cordages. La nourriture laisse beaucoup à désirer; ceux qui ont navigué

trouvent qu'on est bien mieux
sous ce rapport en voyage. Il
faut espérer que je serai bientôt
embarqué.

Marseille est bien beau chez
parrain et les bâtiments encore
plus. De loin on ne peut
avoir qu'une idée vague et
incertaine de ces maisons flottantes
sans les visiter. L'école se trouve
sur un ancien navire de guerre.
Cette corvette se compose de
pont qui peut avoir 80 à 100
de long, d'un sous-pont et de
deux cales. On couche à table
dans un hamac.

Le temps ne me dure pas
grâce au bon M^r Roy qui
vient me voir presque tous
les jours. S'il y avait des
fais, je serais bien content
mais il ne s'en trouve aucun.

Aussi je vous prie de chez
parrain, quand si des fais il

Michel Maurin Capitaine au long cours

yeuill un de vos élèves qui désirent
d'antant de m'écrire de suite, et
je parlerai à la chambre de
Commerce. De sûr il pourra
rentrer, surtout si c'est un
Savoyard comme nous l'a dit
à moi et au papa M^r Savelli
le secrétaire.

Je pense que vous allez tous
bien et vous me direz si mon
papa a fait bon voyage.
Réassurez bien ma grand-mère,
que cette grande séparation et
les dangers de la mer effrayent
tant. Embrassez bien les
enfants et donnez-le toujours
aux deux familles. Je crois
que Louis va faire un bon
officier de marine.
N'oubliez pas mon plus
cher parrain de donner le
bonjour à tous mes camarades
de l'école surtout à Xavier
Jacques et à Hissoud.

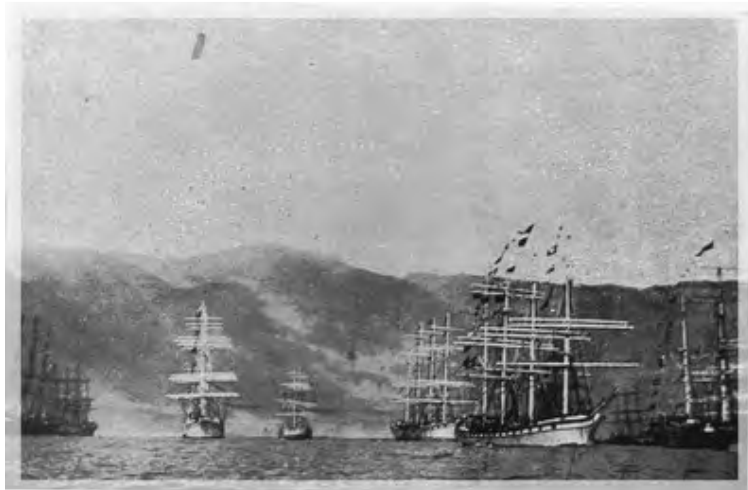
Ecrivez moi chez parrain et
donnez le et soyez certain que je
n'oublierai jamais cette bonne
recommandation que vous m'avez
faite à la porte de la classe en
partant n'oubliez pas que tu es
un parrain dont j'ai compris le
sens.

Votre filleul dévoué qui attend de
vos nouvelles ainsi que de celles
de sa bonne g^d mère

M. Maurin
clerc à l'école des Mousmes
St-Novices en rade à Marseille

Que s'est-il passé entre ces deux dates ?... je vais vous le conter :

J'ai toujours aimé me réfugier, m'isoler dans la lecture... La mer, les bateaux, la vie des grands marins me passionnent ! Or, voilà que des ouvriers italiens, originaires de Gênes, travaillant sur un chantier à l'intérieur du collège, me parlent de leur ville, de son port et des grands bateaux qui y font escale... Chaque jour, je parle avec eux de ma passion ; l'impression est-elle si forte, qu'ils me proposent de les accompagner, lors de leur retour au pays. Ainsi est fait, muni de mon argent de poche... Après quelques jours de grand émoi, livré à moi-même, admirant les bateaux à quai, rêvant, je dois bien constater que ma fugue téméraire n'avait pas d'avenir et qu'il me fallait envisager un retour peu glorieux aux Marches ! Interpellant un agent de police, je suis conduit au commissariat le plus proche, d'où l'on avise le consulat de France. Mis dans le train, en direction de "Chignin-gare", je descends du train à Modane, pour rejoindre Bessans à pied (c'est le facteur qui m'aide à faire les derniers kilomètres, depuis le Col de la Madeleine). Le frère de Michel-Ange TERMIGNON, paysan de son état, m'accueille, me reconforte et me remet une lettre, destinée à son frère... Il lui recommande une certaine clémence "digne du fils prodigue" en l'interpellant sur la "naissance" d'une probable vocation et sur l'intérêt de la favoriser⁽¹⁾. C'est ainsi que grâce aux interventions de ce parrain bienveillant et, par ailleurs, fort estimé dans notre village... je me suis retrouvé, enthousiaste, à l'école des mousses et novices de Marseille, en vue de l'apprentissage du métier de marin ! ...



Rade d'Iquique

"Mon Dieu, quel caractère !" Pauvre mère... »

Dans un prochain article, nous reconstituerons la formation d'un officier de Marine Marchande de cette époque, à travers les échanges épistolaires du jeune Michel MAURIN.

(1) Note de l'auteur : La lettre adressée à Michel-Ange TERMIGNON par son frère, est passée entre mes mains ; elle est omniprésente dans ma mémoire, mais, à la mort de mon père, nous ne l'avons pas retrouvée (ajoutons que la lettre était très bien écrite avec quelques fautes d'orthographe... mais à Bessans on enseignait le français... aux filles, dès le début du XVI^e siècle, présence de l'armée française oblige ! et ça avant l'Édit de Villers-Cotterêts)

Un Marcheru témoigne...

Jean-Baptiste GINET 1884 - 1969

Il fut appelé dans le 2^e bataillon du 140^e régiment d'infanterie et participa, le 29 avril 1903, à l'expulsion des moines du couvent de la Grande Chartreuse.

A une époque où la question des rapports entre l'Eglise et l'Etat avait pris une tournure conflictuelle et donnait lieu à des affrontements virulents, la loi du 2 juillet 1910 sur les associations, dite «loi Waldeck-Rousseau», obligea les congrégations religieuses à obtenir, elles aussi, une autorisation de la chambre des



Couvent de la Grande Chartreuse

députés. Ainsi, suite au rejet de la demande d'autorisation des Chartreux par la chambre des députés le 26 mars de la même année, leur expulsion et la confiscation de leurs biens ont été décidées.

Jean Baptiste Ginet, simple homme de troupe, appelé du contingent, se trouva acteur dans cette opération qui marqua l'apogée des tensions.

Dans une lettre à ses

proches, le soldat Ginet raconta dans le détail la participation de son bataillon et exprima ses sentiments vis-à-vis de cette expérience.

On découvre tour à tour plusieurs thèmes abordés dans ce témoignage : la confusion dans les rangs et la mission tenue secrète jusqu'à la dernière minute, la précipitation des troupes et les efforts physiques des soldats, l'opposition populaire à l'expulsion et la séquestration des moines, l'intervention militaire et le triste sort du couvent de la Grande Chartreuse vidé de ses occupants séculaires.

Le témoignage de Jean-Baptiste Ginet traversa le temps grâce à la conservation de cette archive familiale. En 1914, une de ses sœurs a retranscrit sa lettre et en 2010, un membre de sa famille a confié une copie de ce document à l'association «Mémoire et Patrimoine». Voici donc en exclusivité, dans ce numéro du bulletin, le récit du soldat Ginet sur l'expulsion *manu militari* des pères de la Grande Chartreuse.

Expulsion des Chartreux Mardi 28 avril 1903*

"Première journée. Nous voici, tout le 2^{ème} bataillon rassemblé dans une cour de la caserne, prêt à partir pour soit disant une marche manœuvre ; 11h ½ sonnent et nous voilà en route, nous prenons la route de Lyon mais quoique les officiers nous cachent où nous allons dans toute la colonne on est unanime à reconnaître que nous allons à la Grande Chartreuse.

Nous voici faisant une halte avant d'arriver à Voreppe, le clairon sonne le rassemblement des sergents majors pour le rapport, voici notre Capitaine qui s'avance, nous fait rassembler et nous dit que nous allons faire une manœuvre de nuit, nous fait des recommandations d'usage et fait choisir les hommes dans la compagnie, soit disant qu'ils devaient aller cantonner à un village assez éloigné d'où nous étions et pour cela il fallait de bons marcheurs, mais malgré tous ces contre-ordres, cette manœuvre de nuit, on ne nous enlevait pas de la tête qu'on allait chez les Chartreux, il faut dire aussi que le Commandant lui même était parti sans savoir au sûr si on y allait. Enfin par une chaleur accablante nous voici arrivés à Voreppe, 15 km de Grenoble. Là nous faisons la soupe.

Quand je dis la soupe je devrais dire boîte de conserve, un peu de viande conservée chauffée avec un peu d'eau sans saindoux, ni sel, ni rien quoi, c'était même dégoûtant. Il était alors 4h ½ du soir. On mange quand même, car quand on est soldat on ne regarde pas de si près, quand on a faim on mange.

5h ½. Le clairon sonne le rassemblement, on met sac au dos et nous voici dans le village de Voreppe, là ma section est séparée de la colonne et nous allons occuper une espèce de boulevard ou d'esplanade. Nous restons là environ une bonne heure et nous voilà de nouveau partis au bout du village, notre compagnie nous attendait. Nous rentrons dans les rangs et nous prenons la route de la Grande Chartreuse, une route creusée dans la montagne, et on nous disait qu'il y avait 6 km de montée pour arriver à Saint-Laurent-du-Pont où on pensait que l'on cantonnerait. Tout le long de la route ce n'était que chansons et cris.

Nous voilà arrivés à Saint-Laurent-du-Pont. Tous nous étions contents, on croyait pouvoir prendre un bon repos réparateur, car je dois l'avouer pour ma part je commençais à souffler, nous venions de faire 30 km avec le sac en tenue de campagne, ça commençais à compter (j'avais oublié de vous dire que les trois autres compagnies étaient parties avant nous de Voreppe une heure (sic), et que nous les avions rattrapées à Saint-Laurent-du-Pont, c'est vous dire que nous avions marché).

Nous traversons le village et à notre grand ébahissement nous marchons toujours sur la Grande Chartreuse. Déjà il commençait à y avoir des retardataires, et moi je commençais à ne plus aller de l'avant. Enfin on nous encourage en nous disant que l'on arrêterait bientôt pour faire le café. Nous faisons encore un km et nous voilà à Fourvoirie. Nous faisons halte, on distribue le café et voilà chaque escouade d'un côté ou de l'autre de la route à allumer des feux pour chauffer le café et se chauffer soi même, car il ne faisait guère chaud surtout ayant la chemise trempée de sueur.

* Date figurant sur le document original

Minuit. Nous voici de nouveau repartis au milieu d'une nuit noire dans une route entre deux montagnes et 9 kilomètres de montée pour arriver au but. Là je ne dirai pas ce que nous avons souffert, ou que j'ai souffert, mais je crois que tout le monde devait être comme moi. Je ne crois pas jamais de ma vie en faire autant, de temps en temps on se repose mais il faut y avoir passé pour se figurer l'endurance que l'on a supporté. On entendait à chaque instant «Ouf ! Je cale», un autre réclamait la pause, l'autre demandait combien il y avait encore de km, c'était navrant !

Arrivés au pont Saint-Bruno, à 5 km de la Chartreuse, les plus fatigués restent pour garder le pont, les autres continuent leur chemin. Je me trouve de ces derniers. Nous continuons tant bien que mal notre chemin en faisant des pauses à presque tous les kilomètres.

Enfin nous voilà en vue du couvent où nous sommes accueillis aux cris de «Vive l'armée !», «Vivent les Chartreux !», «A bas les proscripteurs, les voleurs», etc., répétés par plus de deux milles voix.

C'était 8 heures du matin. Toutes les portes du couvent étaient fermées et barricadées. Tous les manifestants en barraient l'entrée en continuant de crier et de conspuer le procureur de la République et surtout un certain Mouthon, rédacteur au Journal du matin ; celui là par exemple en a pour son compte.



Pour les en déloger les gendarmes poussent une charge, mais ils sont reçus à coups de gourdins et leurs chevaux sont tout en sang. Voyant que les gendarmes ne peuvent réussir, on nous fait mettre par file de quatre et nous avançons l'arme sur l'épaule en serrant les paysans contre les portes de telle façon qu'ils se sont trouvés bloqués. Alors, comme la majeure partie était des femmes, en moins d'une demie heure le terrain a été évacué et la porte était libre.

Alors le procureur s'approche et sonne. On lui répond d'un judas dans le mur que l'on ouvrait pas, mais il veut prendre la parole pour dire que c'était au nom de la loi. Il lui fut répondu qu'il n'y avait plus de loi pour eux, qu'ils ne demandaient que la justice. Alors le procureur se retire sans avoir pu obtenir d'autre réponse.

Expulsion des chartreux

Une demi-heure après, de nouveau il vient sonner à la porte pour la deuxième fois. Le judas s'ouvre alors le procureur s'en approche et dit que c'est sa dernière sommation et que s'il ne lui ait pas ouvert, il se verra obligé d'agir selon les moyens ordonnés par la loi. De nouveau il lui fut répondu que l'on ouvrirait pas et que l'on ne sortirait que par la force.

Alors le procureur se retire et s'avance vers une escouade du génie qui était montée avec du matériel. Il était à peu près 9 heures. Alors les soldats s'avancent vers la porte et commencent à coups de hache et de marteau à la défoncer ; ce travail dure à peu près une demi-heure. Enfin, après ce temps là, la porte cède et le procureur rentre suivi de gendarmes et de quelques hommes du génie.

A l'intérieur, ils sont obligés de fracturer toutes les portes qu'ils rencontraient ; ils en fracturent successivement six et à la septième ils se trouvent dans la chapelle où sont réunis tous les Chartreux, soit 23. Ils s'en emparent et les sortent de là. Ils les conduisent à un bâtiment situé à côté et leur font subir un interrogatoire qui dure environ une heure. Ensuite ils sortent et toujours accompagnés des gendarmes, ils rendent une dernière visite au couvent et de là sont accompagnés à Saint-Laurent-du-Pont pour prendre le train et se diriger sur l'Italie. Dans leur parcours, ils sont acclamés par beaucoup de personnes échelonnées sur la route.



Enfin tout est rentré dans le calme et tous les manifestants sont partis. Nous, nous redescendons à Saint-Laurent-du-Pont avec la pluie sur les reins tout le long. Nous arrivons tout trempés jusqu'aux os, on aurait presque dit que le temps se prêtait à la circonstance. Enfin arrivés nous cantonnons, nous passons la nuit dans un grenier quoique mouillés, puis nous repartons le lendemain, soit jeudi. Mais à notre grand désappointement, au lieu de prendre la direction de Grenoble, nous revenons sur nos pas pour retourner à la Grande Chartreuse où nous arrivons à huit heures et demie du matin.

Là on nous prépare une chambre où nous logeons jusqu'à nouvel ordre, nous prenons la garde devant la porte chacun à tour de rôle. Ici la cuisine va mieux, nous trouvons au couvent à peu près tout ce que nous est nécessaire. Nous trouvons entre autres des œufs à discrétion, des confitures, de la blanche, du vin et un tas d'autres choses. Quoi, nous l'avons presque mis au pillage.

Aujourd'hui, dimanche, le Capitaine nous a tout fait visiter dans les moindres détails. Enfin jusqu'ici plus rien à vous dire sinon que nous avons au moins 20 cm de neige et on s'embête sérieusement, éloignés de toute habitation ; tout paraît triste et mort, c'est désolant de voir ça.

Enfin ma dernière impression à vous donner à ce sujet, c'est que cette scène a été des plus tristes surtout au moment où l'on a vu ces pauvres Chartreux sortir du couvent entre deux gendarmes comme de vulgaires malfaiteurs. Les plus insensibles avaient les larmes aux yeux, les officiers eux-mêmes et je sais que moi-même ça m'a fait cette impression là.

Je termine mon récit en vous souhaitant de ne pas en voir de nouveau."

Récit fait par J. B. G. le 28/04/1903 et relevé par M. G. le 20/09/1914

BULLETIN D'ADHESION

Monsieur, Madame :

Adresse :

Tél :

Mail :

Paiement par chèque à l'ordre de : Association Mémoire et Patrimoine de Les Marches (10€)

Les Marcherus dans la Grande Guerre

Ghislain GARLATTI

La découverte du Front

1ère partie

Entre notre époque et les Marcherus combattants de la première guerre mondiale le lien est cassé. Une génération d'oubli nous sépare d'eux. Seuls quelques objets familiaux (lettres, obus décorés, portraits..) et le monument aux morts de la commune nous interpellent parfois. Le monument aux morts où chaque année depuis près de 90 ans on se recueille et on observe une minute de silence.

La découverte du Front

Mais une minute de silence est-elle la meilleure solution pour commémorer cet épisode de la vie du village ? Aujourd'hui que les derniers poilus sont morts, ne devrait-on pas plutôt parler, pour que le monument ne soit pas un témoignage incompréhensible d'une époque inconnue ?

Essayons donc, pendant un moment, de nous mettre en mémoire ce que nous n'avons pas vécu, ces événements qui se passèrent il y a moins de 100 ans. Tentons de nous transposer dans Les Marches de la belle époque avant d'évoquer la vie des tranchées et le déroulement

de la guerre. Mais avant tout posons nous cette question : quelles furent les causes de la guerre ?

La réponse est complexe mais peut être simplifiée ainsi : à cause de la rivalité des états européens pour la domination de l'Europe et donc du monde. La puissance économique et les prétentions coloniales de l'Allemagne s'opposaient aux impérialismes britanniques et français. La France souhaitait, elle, récupérer l'Alsace et la Lorraine perdues en 1871 qui faisaient partie à l'époque de l'Allemagne. L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie formèrent l'alliance des «puissances centrales», rejointes ensuite par la Bulgarie et la Turquie. Autour de la France se constitua

«l'Entente» accompagnée par l'Angleterre, la Serbie et la Belgique. Depuis les années 1880 l'Europe se préparait à la guerre, celle-ci sera déclenchée par l'assassinat de l'archiduc François Ferdinand à Sarajevo le 28 juin 1914...

Les marcherus deviennent des poilus

Mais tous ces jeux d'alliance sont bien loin des préoccupations des Marcherus de la «Belle Epoque». Aux alentours de 1900, Les Marches est un village totalement rural.

Agriculture et artisanat sont les principales activités, quelques foyers de rentiers sont connus. Des marcherus vont au loin, dans les villes ou dans les colonies pour trouver meilleure fortune.

L'école de la III^{ème} république, formait selon les directives de l'époque « de bons citoyens et de bons soldats », grâce à des leçons d'histoire patriotique et des exercices physiques militaires.

La Fanfare la *fraternelle* réunissait jeunes et moins jeunes autour de l'art musical et égayaient les divers événements de la commune, leur répertoire comprenait évidemment des morceaux patriotiques.

Telle était la vie des marcherus à l'époque, rythmée par les travaux des champs et la musique ; comme l'ensemble de la société française, les Marcherus ne concevaient sans doute la géopolitique internationale qu'à travers un optimisme béat, un peu naïf.

Lors de l'été 1914 ces marcherus virent la guerre se rapprocher : les journaux parlent d'une guerre «possible», ensuite d'une «guerre probable», puis d'une guerre «imminente». La mobilisation est finalement déclarée et le 4 août, un télégramme officiel arrive pour le maire au bureau des télécommunications des Marches.



Poilus marcherus

Le tocsin et le tambour sonnent, des affiches sont placardées à Seloges, Bovet, Murs, ainsi que les listes de réquisitions (voitures, chevaux, mulets, harnais...)

Comment les Marcherus ont-ils pu réagir ? On ne sait pas, mais les Français se sentent dans leur droit : il est du devoir de chacun de défendre la nation, on pense partir pour une guerre glorieuse qui ne durera que quelques semaines : on sera de retour pour les vendanges. Plus d'une centaine de Marcherus partent donc à la gare de Chignin pour rejoindre les 2,5 millions de Français mobilisés en même temps. Des Marcherus installés en Indochine, au Brésil, aux Seychelles reviendront du bout du monde pour accomplir leur mission. Plus de 90 % des Marcherus seront affectés à l'infanterie et deviendront des hommes d'attaque des «poilus». On leur remettra tout d'abord

l'uniforme avec casquette et pantalon rouge. Cet uniforme sera changé 6 mois plus tard, le rouge, trop voyant, faisait du soldat français une cible facile, et l'absence de casque causa par ailleurs de nombreux morts touchés à la tête. Début 1915 les Marcherus portent l'uniforme « bleu horizon » avec casque. Eté comme hiver, c'est la même tenue. En octobre 1914 l'armée demande aux familles de fournir elles-mêmes des vêtements d'hiver aux soldats. Le soldat français est un des moins bien loti à ce sujet : certains sont chaussés de sabots et les premiers imperméables ne seront disponibles qu'en janvier 1918.

Nos marcherus passent 15 jours en camp d'instruction à faire des tirs, des marches, puis on les envoie sur le front où rien n'est prévu pour les loger : ils dorment dehors ou dans des abris improvisés, ce sera le quotidien des poilus jusqu'à la fin de la guerre.



Bivouac

Le Front

Les allemands envahissent la Belgique, le Nord de la France, et se retrouvent à 25 km de Paris. Les Français qui attaquaient en vain dans les Vosges réagissent en septembre 1914 et lancent la «bataille de la Marne». C'est dans ces premières batailles, en Alsace et dans la Marne que tombent les premiers Marcherus

En Alsace, meurt Louis Levet à 22 ans.

Dans les Vosges, Joseph Vallier est tué à 22 ans

Dans le Pas-de-Calais, tombe Eugène Vissoud à 25 ans

Garet Michèl, à 31 ans meurt dans la Somme

Jacques Casset à 40 ans meurt lui aussi dans la Somme

François Lapierre, 25 ans, décède dans les Vosges.

Voilà nos premières victimes. Suite à la bataille de la Marne le front s'immobilise et laisse la place à la guerre des tranchées. Les poilus «s'enterrent» à proprement parler. Les soldats creusent d'abord des trous individuels pour se protéger des mitrailleuses. Puis les trous individuels sont reliés entre eux, la tranchée est ensuite creusée, approfondie, on l'étaye avec du bois. Ensuite on la recouvre de grillage et de fil de fer barbelé. Enfin on creuse dans le sol des abris de fortune pour essayer d'être au chaud, au sec, à l'abri des balles et des éclats d'obus.

On creuse parfois des galeries de mine pour déposer des explosifs sous les tranchées ennemies et les faire exploser.

Les tranchées française et allemandes ne sont parfois distantes que de quelques mètres. Certains poilus ont témoigné être tellement proches qu'ils pouvaient entendre chuchoter l'ennemi.

A l'arrière-ligne se trouvent les postes de commandement et les premiers secours. Derrière les tranchées se trouve l'artillerie dont le rôle est de bombarder les positions ennemies. Canons et mortiers pilonnent les tranchées adverses pour faire un maximum de dégâts et permettent ensuite aux troupes d'infanterie de partir à l'assaut et capturer les tranchées voisines. Mais les opposants



Bataille de la Marne

ont malheureusement la même tactique et une tranchée conquise au prix d'un lourd tribut humain, peut être perdue quelques heures plus tard. Voici d'ailleurs le témoignage d'un poilu savoyard Fernand Lugand qui combattait en Alsace :

«Le 20 juillet 1915. Attirés par de violentes salves d'artillerie, nous partons, Lacroix, Thomasset, Dufresne et moi dans la direction d'où nous semble venir ce tintamarre. Arrivés à l'orée de la forêt, nous apercevons de l'autre côté de la vallée, sur les pentes du Reichackerkopf, une fumée

épaisse, une seconde nous hésitons. Devons-nous rester ou rentrer ? Le «spectacle» que nous avons devant les yeux nous fige sur place. Angoissés nous nous asseyons et assistons en spectateurs à une attaque sur la côte du Reichackerkopf. Les explosions des obus de tout calibre emplissent l'espace de leurs formidables clameurs. Le tir de notre artillerie s'allonge et nous voyons les nôtres s'élançer en avant, aussitôt ceux d'en face les arrosent de shrapnells, les mitrailleuses entrent en action et nous apercevons les tâches noires,

immobiles de ceux qui sont tombés pour toujours. L'émotion nous étreint. Nous n'osons proférer aucune parole. Dès que la position est occupée par les nôtres, les Allemands la pilonnent avec leur artillerie, puis la contre attaque se déclenche et c'est à leur tour de marcher sous le feu combiné de nos canons et mitrailleuses. Cinq fois de suite ce manège recommence. Peu à peu le calme renaît, mais la tête du Reichackerkopf a changé d'aspect. Plus un arbre n'est debout, on n'aperçoit que quelques troncs sur cette terre hachée, bouleversée et fumante"

Après plusieurs assauts le terrain du champ de bataille est bouleversé, criblé d'obus, jonché de cadavres. Les conditions de vie dans les tranchées sont épouvantables, assimilés par certains combattants à une vie d'animaux sauvages. On chuchote, on ne lève pas la tête, on se perd parfois dans ce labyrinthe où l'on tombe par hasard nez à nez avec des Allemands. Il n'y a pas d'eau courante, ni pour boire, ni pour se laver. En été les cadavres pourrissent et gonflent sur le champ de bataille emmenant odeur, mouches cadavériques et rats. En état d'alerte permanente on reste parfois plusieurs jours sans manger ni boire. Des vétérans racontent n'avoir dormi qu'une heure en une semaine et d'autres ne

s'être ni déshabillé ni déchaussé pendant 4 mois. On mange le plus souvent froid puisqu'il ne faut pas faire de feu en première ligne. A l'automne et au printemps les pluies inondent les tranchées, des hommes se noient dans la boue. L'hiver venu les hommes doivent affronter des températures de -12 à -15°C sans rien pour se chauffer. Beaucoup souffrent de gelure, de maladie, de bronchite ou de tuberculose qui ne sont pas soignées.

Et puis il y a l'omniprésence de la mort violente et des bombardements. Après 35 jours de combats ininterrompus 98 % des hommes ont à des degrés divers des troubles psychologiques... Certains sont restés en première ligne plus de trois mois. Des hommes, comme des officiers deviennent fous suite à un déluge de bombes, d'autres, de souffrance, se coupent les doigts dans la bouche. Dans la panique des attaques il arrive que des soldats courent se réfugier à l'arrière : ils sont aussitôt arrêtés pour passer en conseil de guerre au motif de «désertion». Ils seront condamnés aux travaux forcés ou à la peine capitale. Il y aura en tout 2400 condamnés à morts et 600 fusillés en 4 ans de guerre, dont des fusillés pour l'exemple. Des Français seront ainsi fusillés par d'autres Français pour avoir refusé de porter un pantalon troué ou pour avoir levé une main au-dessus d'une tranchée.

A l'opposée certaines conduites furent considérées comme exemplaires et récompensées par des médailles et des honneurs. Les Marches possède un de ces «Héros de guerre» : le dénommé Charles Haïdt est le Marcheru le plus décoré de la Première guerre mondiale. Il combattait le plus souvent dans les corps francs.

Le 31 décembre 1914, il est cité à l'ordre de l'armée par le gal Castelnau pour avoir «entraîné avec la plus grande énergie son groupe à l'assaut des retranchements ennemis qui ont été enlevés».

Janvier 1915 : il est cité à l'ordre du régiment pour avoir «enlevé un poste allemand». «une préparation minutieuse, une exécution hardie ont assuré ce succès qui ne nous a coûté que trois blessés. Ainsi se confirme la supériorité morale qui nous donnera la victoire le jour où nous marcherons en avant».

Le 15 février 1915, il est cité à l'ordre de la division et fait chevalier de la légion d'honneur par Joffre, pour avoir «conduit avec une vigueur et une résolution remarquable un coup de main contre une tranchée allemande dont il a tué ou fait prisonnier les défenseurs, donnant l'exemple de la hardiesse et de la bravoure.»

Le 15 juin 1915 il est cité à l'ordre du corps d'armée par le

gal Baret pour avoir conduit sa section à l'attaque de retranchements ennemis.»

Le 9 août 1916, il est cité à l'ordre de la brigade par le colonel Putois : «officier au plus brillant courage. Conduisant une patrouille de dix hommes, s'est heurté à une reconnaissance ennemie d'environ trente hommes, l'a mise en déroute et poursuivie jusque dans des fourrés où elle a disparu et est resté maître du terrain qu'il a continué à fouiller jusqu'au jour».

Il deviendra commandant et sera promu officier de la légion d'honneur avant sa mort. Il décède le 13 mai 1929 à 38 ans aux Marches (né le 24 janvier 1891 à Paris).

Le temps de repos

Après plusieurs semaines passées en première ligne, les hommes sont renvoyés à quelques kilomètres à l'arrière du front pour se reposer et reconstituer les effectifs (certaines compagnies perdaient les 4/5 de leurs membres en première ligne).

A l'arrière il est possible de vivre à découvert, d'écrire et de relire des lettres, de faire un brin de toilette, de bien manger, de raccommode le

linge et de le laver. C'est aussi l'occasion de se distraire en faisant de la musique ou en regardant les spectacles offerts par l'armée, comme par exemple le spectacle du Tourlourou proposé par Louis Bousquet et qui a popularisé le célèbre chant de «La Madelon»

Tous n'ont pas la chance d'aller à l'arrière indemne, beaucoup passent par la table d'opération. Témoignage du savoyard Fernand Lugand blessé lors d'une attaque : «Suis-je donc aussi mal en point ? Je demande du café que l'on m'apporte aussitôt. Je bois le quart d'un seul trait. Je suis de nouveau transporté plus loin. C'est maintenant le poste du chirurgien. On m'étend sur un lit de camp. Il y a pas mal de blessés là-dedans ! Je jette un regard sur ma gauche, j'assiste à une scène horrible : mon voisin a eu le thorax ouvert par un 77, il est assis et sa respiration s'échappe par toutes ses blessures, une mousse rose coule lentement sur sa poitrine à nu. Il a cependant sa pleine connais-

sance... Il ne durera pas longtemps ainsi. Celui qui est à ma droite a la moitié du crâne emportée. Il hurle constamment toujours la même chose : «Mes pauvres petits !» Les autres sont tout aussi mal en point. L'aumônier administre sans arrêt les derniers sacrements. Les infirmiers guettent le dernier soupir de ces moribonds pour les emporter et les remplacer par de nouveaux candidats à la mort. »...« Deux infirmiers s'approchent et me transportent vers la salle d'opération. On me dépose sur une table étroite sur laquelle on me ficelle comme un saucisson. Surgit un homme tout de blanc vêtu qui me tend un verre de Cognac. Je m'en saisis et l'avale d'un trait. Presque aussitôt je ressens comme une brûlure dans le dos. Puis je perds la notion des choses ».

Les blessés sont d'abord stockés dans des locaux de fortune puis emmenés dans des bâtiments publics aménagés en hôpitaux : des Marcherus seront évacués à Comercy, Nice, Toulon, Saint

Cloud pour y être soignés, beaucoup y mourront. Les «retapés» repartiront au combat. Une poignée seront réformés et renvoyés aux Marches.

Leur retour au village se fera sans fanfare, et ils découvriront un village bien changé, bien différent du havre de paix d'autrefois...

A suivre dans le prochain numéro...

DONS

Monsieur, Madame :

Adresse :

Tél :

Mail :

Versement par chèque à l'ordre de : Association Mémoire et Patrimoine de Les Marches

Intermède patoisant ...

Jean DARDIER

La Marion sous un pommier

La Marion d'zo on pomi (Patois marcheru)

Cette chanson date semble-t-il du XVI^{ème} siècle. Elle était très populaire dans toute l'Occitanie, définie comme le territoire où l'on parlait la Langue d'Oc (Oc=Oui) ou l'Occitan. Ce territoire s'étendait au sud d'une ligne Bordeaux, Montluçon, Valence, Briançon. «La Marion» est arrivée dans notre région de langue Arpitane (ou langue Franco-provençale) par la Vallée du Rhône.

Très connue et très chantée autrefois en Savoie, cette chanson est, à tort, considérée comme étant d'origine savoyarde.

Il existe plusieurs versions avec des variantes dans le titre et dans certaines paroles selon la région d'Occitanie où elle est chantée

Dans le titre d'abord

- "Lou Gibous" "Margotoun" dans le sud de la Provence (version mistralienne)
- "Lou Bossu", "La Marioun" dans la Drôme provençale
- "La Marion sus un pommier" en Languedoc
- "Lo Gibos è Madalon" dans la région de Nice

Sur les circonstances de la rencontre : Marion peut se trouver sous ou sur un pommier (ou un prunier) ou au coin de sa maison ou sous un buisson. Marion peut être occupée à cueillir des pommes ou des prunes ou à s'amuser à se balancer

La chanson met toujours en présence deux êtres complètement différents «une belle» et un être disgracié et de pire espèce : un bossu, (un crapaud amoureux d'une étoile).

Dans tous les cas également, après une période de «rêve impossible» le bossu revient à sa condition première, heureux de ne pas avoir «vendu son âme au diable» ; pardon je voulais dire à «la belle» en renonçant à ce qui faisait sa personnalité.

La version qui suit est la chanson que nous avons entendue maintes fois lors de repas de vendanges ou les soirs de fêtes. (Elle allait souvent de pair avec une autre chanson dont nous aimerions retrouver les paroles : « I aviève on kou on ra k'aviève la mozedà so la koua... »).

La version qui suit, est écrite en patois des Marches, en graphie de Conflans, par le groupe patoisant de : «Mémoire et patrimoine de Les Marches» avec le précieux concours de M. Terreau, Président de l'Académie de Savoie.

Intermède patoisant ...

La Marion d'zo on pomi

La Marion d'zo on pomi
Ké si dandinove (bis)
Ké si dandinove dè sé
Ké si dandinove dè lé
Ké si dandinove

On bossu vin-t-a passo
Ké la regardove (bis)
Ké la regardove dè sé
Ké la regardove dè lé
Ké la regardove

Ne m'arguété po tan bossu
Dè n'si po tan brova (bis)
Dè n'si po tan brova dè sé
Dè n'si po tan brova dè lé
Dè n'si tan brova

S'té vou étrè mon bon ami
Fo kopo ta bossa (bis)
Fo koppo ta bossa dè sé
Fo koppo ta bossa dè lé
Fo koppo ta bossa

Kan la bossa fu copa
Le bossu peurove (bis)
Le bossu pleurove dè sé
Le bossu pleurove dè lé
Le bossu pleurove

Na dè n'si pli amwéreu
Armeti ma bossa (bis)
Armeti ma bossa dè sé
Armeti ma bossa dè lé
Armeti ma bossa

Kan la bossa fu r'mèto
Le bossu shantove (bis)
Le bossu shantove dè sé
Le bossu shantove dè lé
Le bossu shantove

La Marion sous un pommier

La Marion sous un pommier
Qui se dandinait (bis)
Qui se dandinait d'un côté
Qui se dandinait de l'autre côté
Qui se dandinait

Un bossu vint à passer
Qui la regardait (bis)
Qui la regardait d'un côté
Qui la regardait de l'autre côté
Qui la regardait

Ne me regarde pas tant bossu
Je ne suis pas si jolie (bis)
Je ne suis pas si jolie d'un côté
Je ne suis pas si jolie de l'autre côté
Je ne suis pas si jolie

Si tu veux être mon bon ami
Il faut couper ta bosse (bis)
Il faut couper ta bosse d'un côté
Il faut couper ta bosse de l'autre côté
Il faut couper ta bosse

Quand la bosse fut coupée
Le bossu pleurait (bis)
Le bossu pleurait d'un côté
Le bossu pleurait de l'autre côté
Le bossu pleurait

Non je n'suis plus amoureux
Remets-moi ma bosse (bis)
Remets-moi ma bosse d'un côté
Remets moi ma bosse de l'autre côté
Remets-moi ma bosse

Quand la bosse fut remise
Le bossu chantait (bis)
Le bossu chantait d'un côté
Le bossu chantait de l'autre côté
Le bossu chantait

Programmation 2010



Sam e di 10 avril
Célébration du 150è m e anniversaire
du rattach em ent/annex ion de la Savoie
Salle Saint Maurice

Juin
fouille s arch éologiques

4, 5 et 6 juin
Festival de Barraux

18 et 19 septem bre
Journées du Patrim oine
Salle Saint Maurice

18 et 19 septem bre
Le Manège à Cham béry
congrès régional
d'H istoire et de Généalogie